

# L'instant du regard

Adam Boumbar

**Texte soumis au concours « En premières lignes »**, destiné aux étudiants de classes préparatoires AL et BL.

Ce texte répond à une photographie de Véronique Jacob, proposée comme thème 2024-2025.  
Source : <https://www.enpremierelignes.fr/th%C3%A8me-2024-2025>

Je rentrais chez moi, sans empressement, comme on rentre d'une journée que rien n'a distinguée des précédentes. Les rues de la ville étaient désertes, l'air chargé d'un froid sec que les lumières jaunes des lampadaires rendaient presque palpable. Ce n'était pas un trajet inhabituel. Chaque soir, je longeais les mêmes façades, croisais les mêmes ombres, entendais le même murmure sourd des automobiles au loin.

Ce soir-là, pourtant, quelque chose s'est imposé à moi. Au coin d'un carrefour, le feu rouge m'a arrêté. Je levai les yeux. C'est alors que je l'ai vu : l'immeuble. Ce n'était qu'un bâtiment quelconque, un rectangle de béton et de verre comme il y en a tant. Mais cette nuit-là, il était autre. Ses fenêtres découpaient dans l'obscurité une mosaïque d'éclats lumineux. Derrière chaque cadre, une vie battait. Je ne pouvais pas la voir, mais je la devinais. Là, un salon baigné d'une lumière chaude ; là, une chambre, l'ombre d'un rideau ondulant à peine sous une brise invisible ; plus haut, un bureau désert, mais éclairé, comme si l'occupant s'était absenté en plein milieu de son travail. Tout semblait si immobile, et pourtant tellement vivant.

Je restais figé. Pourquoi étais-je là, incapable de détacher mes yeux de cette façade anonyme ? Était-ce la beauté des formes géométriques qui m'attirait ? La simplicité de cette lumière découpant l'ombre ? Ou bien était-ce autre chose ? Une curiosité, peut-être, pour ces vies dissimulées derrière le verre, ces fragments d'existence qui, pour un instant, semblaient se dévoiler à moi sans se livrer complètement. Et ces vies, que disaient-elles de la mienne ? Y avait-il, derrière ces fenêtres, des histoires si différentes de la mienne, ou n'était-ce qu'un reflet de mes propres attentes, mes propres silences ?

Le feu est passé au vert. Je n'ai pas bougé. Derrière moi, un klaxon s'est fait entendre, lointain et presque irréel. Ce bruit m'a traversé sans m'atteindre. Mes pensées s'accrochaient à cet immeuble comme une photographie mentale, une scène que je ne voulais pas laisser s'échapper. Combien de temps étais-je resté là, à contempler cette lumière et ces ombres ? Une minute ? Une éternité ? Était-ce cela, la beauté, ce moment où l'on perd

toute notion de temps et d'espace ?

Je me suis surpris à chercher une explication, une justification pour cet arrêt impromptu. Peut-être était-ce l'épuisement. Ou peut-être n'était-ce rien d'autre qu'une invitation, discrète mais insistante, à observer, à capter ce qui, demain, serait perdu lorsque cette image disparaîtra. À cet instant, j'ai su que je devais en garder une trace. L'idée me sembla d'abord absurde, mais déjà mes doigts cherchaient, par réflexe, la sangle de mon appareil photo.

Je fis un pas en arrière, juste un. L'immeuble semblait soudain plus net, plus stable. Était-ce ma position qui changeait, ou mon regard ? Je m'immobilisai un instant, laissant mes yeux s'imprégner de la scène. Le bâtiment, lui, restait figé, comme une silhouette veillant sur la nuit. Je levai mon appareil à hauteur d'yeux, cherchant un angle, une ligne, quelque chose qui donnerait sens à cette vision. Mais rien n'allait. Trop haut, trop bas. À droite, une branche masquait une partie du cadre ; à gauche, un lampadaire jetait une ombre indésirable. Je reculai, avançai, fis encore quelques pas hésitants, comme un danseur maladroit cherchant son rythme. Le froid mordait mes doigts. Je sentais la sangle de l'appareil contre ma paume, comme un lien physique entre moi et ce moment suspendu. Je levai l'objectif une fois de plus, le cadre se forma dans mon esprit. Mon doigt effleura enfin le déclencheur.

*Clic.*

Le bruit me parut net, presque trop clair dans cette nuit silencieuse. Une première image, imparfaite, incapable de capter ce que je voyais. Comment aurait-elle pu ? Ce que je voyais, ce n'était pas seulement une façade ; c'était un moment. Et les moments ne se laissent pas enfermer.

Je baissai l'appareil et pris une grande inspiration. Mes yeux revinrent à l'immeuble, librement cette fois, sans la contrainte de l'objectif. Il fallait comprendre avant de photographier. Je fis un pas à droite. L'angle changeait. La perspective glissait, les lignes bougeaient, s'ajustaient.

*Clic.*

Une deuxième photo. Je m'arrêtai, observai. La façade restait stoïque, mais chaque mouvement de ma part la redessinaït autrement. Je reculai encore.

Encore un pas. Mon pied heurta quelque chose. Quelqu'un.

Je me retournai brusquement. Un vieux monsieur se tenait là, son visage marqué par les années. J'ouvris la bouche, mais aucun mot ne vint. Lui non plus ne parla pas, pas encore. Le temps sembla s'étirer, le bruit sourd d'une voiture au loin emplît le vide. Le vieux monsieur esquissa un léger sourire, comme pour adoucir l'embarras de notre collision.

« C'est un bel immeuble, non ? » dit-il simplement, d'une voix calme, presque basse, mais qui semblait porter loin dans la nuit.

Je balbutiai un oui maladroit, encore pris dans mon trouble. Son regard quitta un ins-

tant mon visage pour se poser sur le bâtiment que j'avais tant scruté. Il pencha légèrement la tête, comme s'il cherchait à en saisir un détail invisible.

« Vous le prenez en photo ? » demanda-t-il, bien qu'il connaissait déjà la réponse.

J'hochai la tête, incapable de trouver les mots.

« Et pourquoi ? » reprit-il après un silence.

Cette question me prit au dépourvu. Pourquoi, en effet ? Ce n'était qu'un immeuble. Rien d'extraordinaire. Une façade de béton et de verre, des fenêtres comme on en voit partout.

« Je... je ne sais pas. Peut-être à cause des lumières. Ou de la manière dont elles découpent l'ombre... » Ma voix s'éteignit, hésitante, comme si mes mots n'étaient qu'une tentative maladroite de saisir quelque chose d'insaisissable.

Le vieux monsieur resta silencieux, mais son regard, toujours tourné vers l'immeuble, semblait réfléchir à ma place. « C'est drôle », dit-il enfin, « comme on s'arrête parfois sur des choses banales, des choses qu'on voit tous les jours. Mais un soir, pour une raison ou une autre, elles nous parlent. »

Je relevai les yeux vers lui. Cette remarque, aussi simple soit-elle, semblait contenir une vérité que je n'avais pas encore formulée.

« Vous voyez quoi, vous ? » lui demandai-je, presque instinctivement.

Il plissa les yeux, comme pour mieux observer. « Je vois des fenêtres. Des lumières. Des vies, peut-être. Ou bien je ne vois rien du tout, juste un bâtiment. Mais vous, vous voyez autre chose, n'est-ce pas ? »

Je restai muet. Était-ce vrai ? Voyais-je vraiment autre chose ?

« Peut-être que ce n'est pas ce qu'on voit qui compte, » ajouta-t-il après un instant. « Peut-être que c'est ce qu'on cherche à voir. »

Cette phrase résonna en moi plus profondément que je ne l'aurais cru. Mon appareil pendait à mon cou, inutile à cet instant, mais je sentais son poids comme celui d'une question suspendue. Est-ce que je cherchais à capturer quelque chose, ou à comprendre ce qui m'échappait ?

Le vieux monsieur se tourna à nouveau vers moi. « Vous savez jeune homme, parfois, une photo, ça ne capture pas ce qu'il y a devant l'objectif. Ça capture celui qui regarde. »

Il me laissa là, sur ces mots, et reprit lentement son chemin. Je le regardai s'éloigner, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la pénombre, sa silhouette se fondant dans la nuit. Derrière moi, l'immeuble était toujours là, immobile, silencieux. Mais il semblait soudain différent, comme si quelque chose en lui avait changé, ou bien était-ce moi ?